

A. H. BOULLET

JUSQU'À
EN
MOURIR

PRÉFACE
DU MARÉCHAL JUIN

L'HISTOIRE DE LA GUERRE
à travers la vie et la mort
de cent héroïques

S^T CYRRIENS

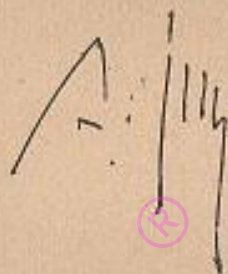
« La joie de l'âme est dans l'action ».

Les Saint-Cyriens qui choisissaient Lyautey, il y a dix-sept ans, pour patron de leur Promotion, se devaient d'adopter en même temps sa devise.

Depuis lors, quatre-vingts d'entre eux ont poussé cet amour de l'action « jusqu'à en mourir ».

Voici leur histoire, contée par un de leurs camarades.

Au moment où Saint-Cyr mutilé attend d'être reconstruit, où les candidatures à notre vieille Ecole sont tombées au tiers du nombre qu'elles atteignaient autrefois, ce livre mérite d'être répandu, sans tarder, parmi les jeunes qui sont sur le point d'entrer dans la carrière des armes, afin qu'il fortifie leur cœur et inspire leurs résolutions.



XVI

LE MUET

« On devrait attendre et butiner toute une vie durant, si possible une longue vie durant ; et puis, enfin, très tard, peut-être saurait-on écrire les dix lignes qui seraient bonnes. Car les vers ne sont pas, comme certains croient, des sentiments (on les a toujours assez tôt), ce sont des expériences. Pour écrire un seul vers, il faut avoir vu beaucoup de villes, d'hommes et de choses. Il faut repenser à des chemins dans des régions inconnues. Il faut encore avoir été auprès de mourants, être resté assis auprès de morts. Et il ne suffit même pas d'avoir des souvenirs : il faut savoir les oublier et avoir la grande patience qu'ils reviennent. »

A en croire cette analyse de Rilke, Darthenay, Elisée dit Lison pour ses parents, Alban pour sa femme, peut se prétendre poète à moins de trente ans, parce qu'il a déjà vécu et souffert, parce qu'il a déjà cotoyé la mort.

Il languit présentement, dans cette citadelle de Kolditz, aux environs de Leipzig, où les Allemands viennent de le jeter, parmi les fortes têtes des armées alliées, après deux tentatives d'évasion au camp géant de l'Oflag IV D. Il a tout le temps de méditer sur ces échecs. La première fois, vers la mi novembre 41, il s'était dissimulé sous les tuyaux du camion de vidange, mais en descen-

dant de sa cachette après avoir franchi l'enceinte du camp, il avait été repéré par la sentinelle d'un mirador. Changé de baraque après les inévitables jours de cellule, il avait renoncé à faire cavalier seul et s'était joint à l'équipe la plus active. Avec elle, il essayait par la suite de s'enfuir par une fosse d'aisance, mais tous avaient été pris dedans, comme dans une souricière.

— Pourtant, ajoute-t-il quand il raconte ses histoires, d'habitude cela porte bonheur.

A la suite de tels exploits, il se retrouve le 9 juillet 42 à Kolditz. L'évasion y est encore plus difficile qu'au IV D, mais il se jure que la fois suivante sera la bonne.

En attendant, il s'évade par la pensée. Pour sa petite Geneviève qu'il ne connaît pas, puisqu'elle est née au début de sa captivité, il confie son rêve en même temps que sa tendresse à un livre qu'il entreprend de peindre et rédiger tout à la fois, sous un titre de circonstance : "Le château des preux de la ronce dormante". Un chevalier enfermé se tient comme sur la margelle d'un puits de rêve et de clarté :

« ...Au large puits d'espérance
Sur les jurons, sur les chansons,
Glisse la vague du silence...
Puits profond jusqu'à l'horizon
Mon âme au bord de la margelle
Sonde le puits et jette au fonds
Dans l'envolée de la lumière
Le blanc caillou de sa prière
Mais ce puits clair est si profond
Que l'on n'entend jamais la pierre

Atteindre l'eau de la lumière...
Celle qui est partie première
N'a pas encore atteint le fonds.
A la grille du puits, j'attends
Chaque matin depuis deux ans
Que sur le flot bleu du lointain
Résonne le destin
Mais ce puits clair est si profond
Que l'on n'entend jamais la pierre
Atteindre l'eau de la lumière. »

Comme il compose avec amour son album, il a sans cesse devant les yeux, contourné par la Mulde, cet éperon verdoyant que rougit une carrière de basalte et qu'il a baptisé la "colline écorchée", cet éperon qui lui barre le chemin de la liberté.

Il lit Platon, Descartes, Malebranche et, de ce mélange d'idéalisme platonicien et de logique cartésienne qui s'entremêle en son esprit, se déclare enchanté. Sa pensée n'en est que plus agile. Il n'est jamais à court d'idées.

Les moyens classiques d'évasion étant impraticables à Kolditz, il convient d'en trouver un autre. Certain jour, Darthenay se réveille avec de l'impétigo. Le docteur n'a pour le soigner que du bleu de méthylène. Le résultat est probant. Au bout d'un mois, tout le corps du prisonnier est couvert de pustules et de croûtes craquelées desquelles coule la lymphe... Cette infortune lui donne l'idée recherchée. Chaque fois qu'il est seul, il se laboure la peau pour envenimer son mal. Volontairement, il se défigure. Seuls restent intacts ses bons yeux bleus. Lorsqu'on lui demande, apitoyé, des nouvelles de sa

santé, inmanquablement il répond de sa voix douce en souriant :

— Merci, cela va mieux.

Cette situation ne peut se prolonger. Le docteur français obtient qu'avec un autre malade grave il parte à l'hôpital d'Ohenstein-Ernstal.

A un camarade qui, lors des adieux, lui dit que de toutes façons il sera bientôt libre, soit que les Allemands le rapatrient comme D.U., c'est-à-dire inapte au service, soit qu'il réussisse à s'évader, le malade répond :

— De la seconde manière d'accord, mais cela me déplairait beaucoup de rentrer en France par la bonne grâce de ces messieurs.

A Ohenstein, il conçoit un vaste roman autobiographique, mais n'a même pas le temps d'en écrire les premiers chapitres. Soudain, en effet, en ce début de juillet 45, les geôliers prennent peur de cette tour de Babel de la résistance embarbelée qu'est devenue la citadelle de Kolditz. Ils décident de transférer à Lübeck la "compagnie française". C'est le port de la Baltique que rejoindront les malades de l'hôpital après guérison. Ce genre de nouvelle est vite connu, même en captivité. Darthenay et son camarade ne sont pas les derniers à l'apprendre. Le premier va déjà mieux. Justement il vient de recevoir de sa femme un colis de vêtements civils, y compris le chapeau. L'occasion est trop belle pour la laisser passer. Les deux prisonniers décident d'en profiter.

Chacun part de son côté, selon ses propres dispositions. Darthenay, malgré son air de fillette un peu timide et ses mains blanches, a choisi de voyager comme ouvrier. Il utilise donc les trains de travail du matin,

moins contrôlés, passe les nuits dans les jardins publics ou dans les cimetières. Pour cette troisième tentative, la chance est avec lui. Après un long voyage à travers l'Allemagne, il parvient à Metz. Pendant huit jours, il s'y fait héberger chez des patriotes lorrains qui, maillon connu de la chaîne d'évasion, risquent leur vie chaque jour pour sauver leurs compatriotes évadés. Il se trouve chez eux pour la fête du quatrième 14 Juillet de guerre. Elle est arrosée comme il se doit. Mais les Allemands ont institué une nouvelle frontière entre Lorraine et France. La tâche de Darthenay n'est pas terminée : il doit la franchir pour être vraiment libre.

Pour cela encore, les aides ne manquent pas. Il passe le 17 dans une caisse, sous du charbon. L'ultime difficulté vaincue, il a la joie, quelques jours plus tard, de retrouver sa femme à Nuits-Saint-Georges et d'embrasser pour la première fois la jeune Geneviève, dont on a coutume de dire :

— C'est le portrait de son père, avec les yeux qu'il aurait voulu avoir, moins doux que les siens.



Il a besoin de se refaire la santé, s'accorde honnêtement quelques mois de repos, tout heureux du bonheur restauré.

— Je me réjouis, dit-il, d'avoir réussi deux grandes choses : l'entrée à Saint-Cyr et mon évasion.

Mais il n'est pas de ceux qui restent longtemps inactifs. Entre autres déplacements, il pousse jusqu'à Annecy, désirant reprendre contact avec Morel, anima-

teur de sa promotion, Morel, qui va bientôt rejoindre le plateau des Glières. Aussi fanatiques tous deux de leur métier, ils constatent à son sujet leur complète identité de pensées, s'affirment convaincus l'un et l'autre qu'ils vont prochainement avoir l'occasion de l'exercer comme jamais ils ne l'auraient espéré à leur sortie de la Spéciale. Avant de quitter son camarade pour ne plus le revoir (ils tomberont à un mois d'intervalle), Darthenay n'oublie pas ses anciens compagnons d'infortune, les prisonniers : à leur intention il laisse un gros billet à Morel, pour que ce dernier expédie aux plus malheureux des colis de vivres.

A Nuits, chef-lieu du bon vin, il recommence d'attendre, sentant que son attente ne se prolongera plus. Pour la tromper, comme il a fait pour la précédente derrière les gros murs de Kolditz, il écrit. Il y a si longtemps que son roman lui trotte en tête !

En deux mois, novembre et décembre 45, travaillant jour et nuit, il jette sur le papier les aventures de ce Jean Naucourt, autre lui-même. Si profondément lui-même que d'abord il donne à Naucourt sa propre personnalité avec son propre passé et ses préoccupations présentes, mais qu'ensuite il se réincarnera en Naucourt dont il fera son nom de guerre, pour mourir.

Auparavant, sous le couvert transparent de Naucourt, il se livre à nu, racontant son enfance parisienne, les bombardements des Gothas et de la grosse Bertha, son amour très vil et très pur des beautés de la nature, sa réaction contre un monde d'après l'autre guerre devenu bassement utilitaire et jouisseur, sa vocation :

« Tandis que tout le monde parle du désarmement

général des peuples et de la prochaine conférence qui doit s'ouvrir à Genève, il rêve de devenir soldat ! Il veut être saint-cyrien. Ses amis le raillent ou le plaisantent. Il n'en souffre pas. Il déborde de mépris pour les autres. Il veut se libérer des siens et des soucis de ceux qui se laissent entraîner à toujours vouloir gagner plus. Il rêve d'avoir une solde modeste et d'être indépendant dans son corset de discipline consentie... »

Il n'enjambe aucun chapitre de son existence, poursuivant avec la préparation du concours à la corniche du Lycée Condorcet. Et toute la suite. Le rude séjour à l'École, où son caractère nuancé ne peut manquer de déplaire aux instructeurs. L'arrivée à Auxerre au 4^m d'Infanterie, le régiment qui prit et reprit trois fois Arcole, entraîné par Bonaparte lui-même. La campagne de Belgique pendant le terrible mai 40, la bataille de Namur, celle de Gembloux, cimetièrre de blindés, la retraite vers la mer, la croix de guerre gagnée en défendant Haubourdin, aux portes de Lille. La captivité et le choc de la défaite. L'occasion de s'enfuir avant de gagner l'Allemagne, son renoncement au profit de ses deux sous-lieutenants, avec la promesse faite à lui-même d'utiliser la suivante, qui n'était pas pour le lendemain.

Il narre ensuite l'exil, les barbelés, Kolditz. Son évasion : pendant ses nuits à la belle étoile, couché sur les bancs des jardins publics, il a vu danser les feux follets... Il dit aussi sa tentation présente de demeurer près des siens après tant de dangers surmontés. Là-dessus il n'hésite pas à s'étendre : c'est le nœud même de son histoire. Lorsqu'il l'aura écrite, il se sentira tout apaisé. L'histoire de Naucourt est, avant tout, celle d'un combat

avec l'ange, avec l'ange du conformisme et de la vie facile à qui le héros veut imposer sa volonté et la poursuite de son rêve. Au fond, depuis qu'il pense en homme, Darthenay-Naucourt connaît le désir de s'évader de tout ce qui s'acharne à le retenir : sa famille, son milieu, l'instant magique. Sans cesse, il s'est senti "isolé au milieu des autres". Maintenant, c'est encore en solitaire qu'il lui faut poursuivre son rêve, vivre son idéal de chevalier pour le compte d'une France chaque jour plus blessée, plus divisée. Cet idéal de chevalier, il le comprend d'un trait, lui commande de tout donner. Autrefois, dans la vie, il a surtout cherché à prendre. Mais le temps est venu de se donner tout entier à un amour absolu, sans plus se laisser arrêter ni retenir par les contingences terrestres, si nobles soient-elles.

« Non, décidément il faut aller plus loin, toujours plus loin. Il faut partir comme hier, comme toujours. En sera-t-il donc ainsi jusqu'à la fin ? »

« It seems to me that the secret of life is to accept life », écrivait Katherine Mansfield, morte à peine plus âgée. Darthenay n'accepte pas la vie, il la provoque.

Vers Noël, après avoir mis le point final à son manuscrit, il range les précieuses feuilles au fond d'un tiroir et déclare à sa femme enceinte, à ses parents, qu'il va essayer de gagner l'Afrique du Nord par l'Espagne. On sait assez sa force de volonté pour ne point chercher à le retenir.

A plusieurs reprises, il fait le voyage de Toulouse, à la recherche de la filière indispensable pour sa nouvelle évasion. Moins heureux qu'en Lorraine, il ne parvient pas

à la découvrir. Redoutant d'être signalé ou même berné, il finit par renoncer à ce projet.

C'est qu'il en a déjà un autre en tête. Chez lui, une idée chasse l'autre. Puisque l'Afrique du Nord est trop lointaine, reste le maquis. Celui de l'Ain, sous l'énergique impulsion du colonel Petit, alias Romans, est célèbre, pour avoir mis récemment à son actif le coup d'éclat du 11 novembre à Oyonnax. Deux cents jeunes, en tenue des chantiers, encadrés par des officiers en kaki, ont défilé dans toute la ville, avec drapeau et clairon, et fleuri les monuments aux morts. Depuis, il est vrai, les Allemands se sont vengés. Avec sauvagerie, dans une véritable offensive, ils se sont acharnés sur ceux qui ont osé les provoquer, fusillant sans jugement, déportant. Février, en particulier, a été un mois très dur pour le maquis de l'Ain.

C'est ce moment-là que choisit le "lieutenant Naucourt" pour gagner la région et se présenter au colonel Romans-Petit.

Celui-ci ne cherche pas à lui farder la vérité :

— Nous venons d'avoir de grosses pertes. Je n'ai que des risques à vous offrir.

Darthenay n'en est pas surpris :

— Je me suis évadé pour combattre et justifier ainsi ma vocation d'officier.

Toujours volontiers poète, il ajoute :

— D'ailleurs, derrière les barbelés, j'avais souvent essayé d'imaginer quel serait le théâtre de mes combats

lorsque j'aurais rejoint la France. Jamais, cependant, je n'avais entrevu dans mes rêves un cadre aussi grand, une nature aussi belle.

Et joignant le geste à la parole il montre l'Ain à l'étonnante couleur qui sinue au travers du Jura.

Sa voix douce, comme inspirée, conquiert le chef qui règne sur l'Ain et jusqu'à la Savoie. Non seulement le nouvel arrivant est agréé, mais encore, d'emblée, on lui confie le commandement de camps, où il a pour mission de tout faire avec rien. D'abord, au lac Génin, près d'Oyonnax. Puis à l'Embossieux, près de Bouchoux.

Tout à la joie de son métier enfin retrouvé, Darthenay, quand il n'est pas avec ses hommes, se déplace par monts et par vaux, dans la neige, pour s'assurer leur subsistance ou prendre les liaisons. Souvent, il lui arrive de faire ainsi à pied cinquante, voire soixante kilomètres. Sans fatigue. La meurtrissure de la captivité est oubliée.

Au cours de ces missions, il s'arrête chez de vieilles mercières d'Oyonnax qui le logent, le nourrissent et bientôt l'aiment comme un fils. Celles-là non plus ne tremblent pas pour leur vie.

Mais, aux alentours, l'étau allemand se resserre. L'adversaire ne veut pas, à la veille d'opérations décisives, laisser subsister une menace dont il devine l'ampleur sur ses arrières. Comme pendant ce temps au plateau des Glières, il agit et rudement. De même que contre Morel, il appelle à la rescousse des mercenaires à sa solde, les G.M.R. que cette besogne ne rebute pas. Ceux-ci attaquent le 6 mars à Emondeau : sans succès. Quelques jours plus tard, les Allemands les imitent contre le camp de Cize : ils échouent. Le 31 mars, bien que conduits par

un traître, les G.M.R. sont décimés dans l'attaque du camp de Bellevoite.

Cela ne peut plus durer. L'ennemi bafoué se décide à frapper plus dur encore. Le 7 avril au matin, Vendredi Saint, avec une division il bloque toute la région d'Oyonnax.

Darthenay se trouve précisément à la ferme de Balinces, P.C. du colonel Romans. Il est donc des premiers à apprendre la nouvelle. Il a hâte de regagner son camp où ses hommes, dont beaucoup cependant comptent déjà de nombreux mois de souffrances, ne peuvent se passer de sa présence. Contre toute prudence, il se remet en route.

Peu après, à la recherche du dernier renseignement, il entre à Chalours chez Madame Beaudu, une ardente patriote chez qui tout maquisard est assuré de trouver asile.

Comme elle lui fait observer qu'il est téméraire de s'aventurer au-delà, les Allemands s'étant répandus dans toute la région, et qu'elle le presse d'accepter son hospitalité pour la nuit :

— Impossible, réplique le chef du camp d'Embossieux, ma place est parmi les jeunes. Si ma mort doit arriver aujourd'hui, je trouve merveilleux que ce soit dans ce décor de rêve.

Malgré les exhortations de la brave femme, il ne veut rien entendre. Le voilà de nouveau sur la route.

Il est arrêté non loin, à Thouirette. Mais un poète a de l'imagination, ses explications quoique un peu embrouillées convainquent ses lourdauds d'interlocuteurs. A sa propre surprise, il est relâché.

Pas pour longtemps. Il est repris presque aussitôt. Cette fois-ci, rien à faire. L'ennemi sent-il qu'il tient ce qu'il appelle dans son langage une bonne prise, comme pour un quelconque malfaiteur ?

Toujours est-il que, sous escorte de deux feldgendarmes, il est envoyé dans la soirée à l'École d'Oyonnax, transformée pour la circonstance en prison. Elle regorge déjà de cent cinquante à deux cents détenus. Beaucoup d'entre eux connaissent le lieutenant Naucourt, nul ne le fait voir. Dès son arrivée, il est mis au secret.

Pendant quatre jours, les interrogatoires vont se succéder. Quelles fêtes de Pâques !

Pour faire parler le prisonnier, la Gestapo emploie, une à une, ses habituelles tortures. Tous ensemble ou séparément, les bourreaux s'acharnent contre lui.

— Dis-nous tout ce que tu sais, on te laissera tranquille.

— Connais-tu Romans qui se prétend colonel ?

— Où as-tu couché hier soir ?

— Tu ne veux pas nous dire ton métier, c'est donc que tu n'en as pas.

— Un jour, on t'a vu avec le dénommé Chabot.

Darthenay connaît d'autant mieux Chabot que le pseudonyme cache un de ses camarades de la Promotion Lyautey, le bras droit du colonel Petit. Mais il ne sourcille pas à la question. Pas plus qu'aux précédentes, d'ailleurs.

Alors les autres, excédés par ce silence, se muent en bêtes. Et il y a de faux Français avec eux pour assister à cette ignominie, même y participer.

— Tu ne veux pas te mettre à table, tant pis pour toi !

— C'est toi Naucourt, avoue-le, avoue-le, sale muet !

Il est piqué partout de grands coups d'épingle. Son visage saigne, plus labouré, plus méconnaissable qu'au temps de l'impétigo.

— Dis-le donc que tu es Naucourt.

Il est brûlé au plus intime de sa chair.

— Muet, ça t'apprendra.

Darthenay serre les dents, il se sent bien las, laciné, fouaillé de tous côtés. Mais pas un mot ne filtre entre ses lèvres.

S'il dit un seul mot, il peut déclencher un désastre, il ne l'ignore pas. Il peut perdre Romans et Chabot et huit cents maquisards, car il connaît les derniers emplacements des camps. Il ferme les yeux sous la douleur, pour ne pas desserrer les dents. Il revoit sa femme, la petite Geneviève, il imagine l'autre enfant qu'il ne verra pas et dont il ne saura jamais qu'elle portera aussi un beau prénom de sainte de France.

Non, décidément, il ne parlera pas.

— Puisqu'il n'y a rien à en tirer, nous savons ce qui nous reste à faire.

Le soir du mardi de Pâques 11 avril, Darthenay est emmené en camion avec quatre autres détenus, dont le petit maquisard Thézillon qu'il a feint d'ignorer, au village de Sièges, perdu dans la montagne du Jura à une douzaine de kilomètres d'Oyonnax. L'ancien évadé n'est plus qu'une pauvre chose pantelante, tout juste capable de se traîner.

On les enferme dans l'écurie d'une ferme. Puis on fait passer devant eux tous les habitants en leur demandant s'ils reconnaissent des gens de la Résistance. Chacun défile, impassible. Comme les Allemands présents sont des brutes, ils arrêtent aussitôt tous les hommes du pays et beaucoup de femmes et même des enfants qui seront déportés le soir même.

Quant aux cinq malheureux, ils sont alors entraînés contre un mur de la ferme et abattus à coups de mitraille. Mais ce n'est encore assez pour assouvir la rage d'un ennemi déchainé. Avant de partir, il incendie la ferme et la plus grande partie du village, de même qu'il brûlera Racouze, Mongeat et La Rivoire, Vulvoz et Vernon, autant de villages martyrs.

Ce n'est que trois jours après la tuerie que des rescapés, cherchant quelques débris dans les ruines calcinées, découvrent les cinq corps. Quatre ont été à demi carbonisés dans l'incendie de la ferme. Seul, celui de Darthenay n'a pas souffert du feu.

Quant à son âme... Ces Allemands, lâches et bestiaux, qui s'acharnaient sur lui pour le faire parler dans les pires tortures, ne savaient pas, ne pouvaient pas savoir que si "le muet" ne parlait pas, c'est qu'il avait déjà tout dit, poète et prophète tout ensemble. Ils ignoraient, ses assassins, les dernières lignes de "Jean Naucourt" où Darthenay avait au préalable décrit sa fin :

« Alors, au grand jour d'une belle bataille, à la chaude lumière d'une journée de mai où les papillons seront éperdus, où les obus, les abeilles et les balles crépiteront, il épousera sa Belle.

« Ce sera la fin du rêve qu'il aura vécu et l'éveil à l'Eternité où il rentrera jeune, beau et vainqueur.

« De ses larges bras étendus, de ses doigts arqués, il nouera éperduement et pour toujours l'étreinte sacrée.

« Bonne brise à son âme. »